

Le charme intemporel des maximes

Yau Shun-chiu

Adaptation française de Geneviève Barman

Si j'ai choisi d'aborder ce sujet aujourd'hui, c'est d'abord parce qu'en raison de leur forme rimée les maximes ont un rapport avec la poésie, et que je sais que vous aimez m'entendre parler de poésie. La seconde raison est que j'ai eu récemment l'occasion de m'interroger sur le sens du mot chinois pour « devise, maxime » (*zuoyouming*) qui, traduit littéralement, signifie « inscription à la droite du siège ».

Le terme « inscription » utilisé ici désigne normalement un texte solennel gravé dans la pierre, le métal, le bois ou le bambou, mais la célèbre devise du patriote Yue Fei (1103-1142) - « une loyauté totale au service de la patrie » - n'avait pas de support pérenne, puisqu'elle lui avait été tatouée dans le dos par sa mère. D'autre part, ce terme n'est pas réservé exclusivement aux éloges ou aux textes à valeur morale, comme le montre le poème *Inscription pour mon humble demeure* de Liu Yuxi (772 – 842) :

« Une montagne est célèbre, quelle que soit son altitude,
si des immortels y ont établi leur demeure.
Un lac est magique, quelle que soit sa profondeur,
si un dragon se cache dans ses eaux.
Ma maison est certes modeste,
mais on y respire le parfum de mes vertus. ...»

J'ignore si ce poème figurait dans la maison de son auteur sous la forme d'une inscription gravée ou si elle était calligraphiée sur un rouleau accroché au mur.

Il y a peu de temps, j'ai lu un article d'un grand paléographe contemporain disant que sa devise est un distique tiré des *Instructions pour la famille Yan* rédigées au VI^e siècle « Tant que tu n'as pas tout lu sur un sujet, ne saute pas à des conclusions hâtives ». Ignorant comme je le suis encore à mon âge, je lui ai écrit pour lui demander de m'envoyer une photo de ce que j'imaginai être une petite tablette installée sur son bureau pour lui rappeler cette bonne résolution. C'est alors qu'il m'apprit que sa devise n'avait aucune réalité

matérielle, que c'était juste une maxime, comme « Un pour tous, tous pour un » ou « Comptons sur nos propres forces », comme on aimait à le dire à l'époque de Mao.

La première mention du terme « inscription à la droite du siège » apparaît sous la plume du lettré Cui Yuan (77-142) qui vécut sous la dynastie des Han orientaux. Il le donna pour titre à une liste de dix résolutions qu'on peut lire dans le *Wen Xuan*, une anthologie de la littérature chinoise compilée au VI^e siècle. La liste commence par :

« Ne parle pas des défauts des autres, ne te vante pas de tes qualités »
« Ne rappelle pas ta propre générosité, n'oublie jamais celle des autres ».

Plus tard, sous la dynastie Song, un certain Wu Jie (1093-1139) qui aimait noter les leçons morales qu'il tirait de ses lectures commença à les mettre bien en évidence chez lui, d'abord sur la droite de son bureau, d'où le terme « inscription à la droite du siège ». Puis, comme il en avait de plus en plus, il en recouvrit les murs, les portes, les fenêtres, bref toutes les surfaces libres de sa maison.

L'origine de la coutume de se choisir un objet pour symboliser une devise revient, quant à elle, à Confucius qui avait l'habitude de « poser des questions sur tout », témoignant ainsi de son désir de s'instruire sans relâche.

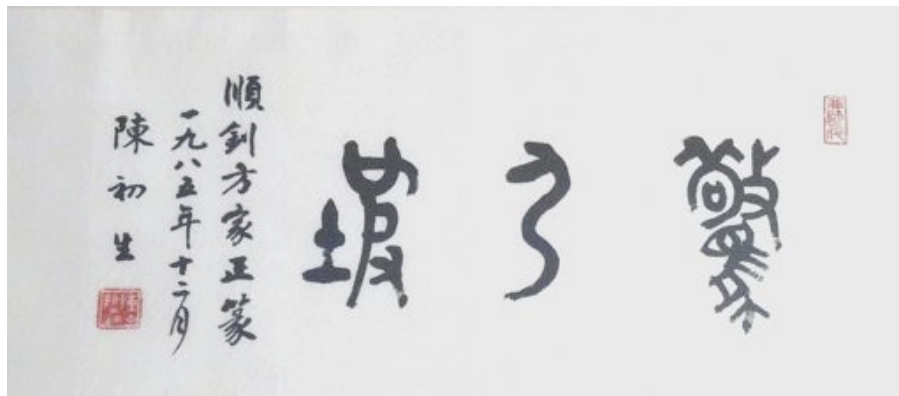
Selon une anecdote rapportée par le philosophe Xunzi († 238 av. J.-C.), quand le duc Huan de Qi mourut, ses sujets érigèrent à sa mémoire un temple dans lequel ils réunirent un grand nombre d'ustensiles sacrificiels, parmi lesquels un récipient à alcool à fond rond, suspendu à un cadre par deux chevilles mobiles. Ce vase de bronze appelé *qī* avait la particularité de pencher de côté quand il était vide comme quand il était plein. Ce n'est qu'une fois rempli à moitié qu'il se redressait.

Un jour, Confucius conduisit ses disciples à ce temple pour s'y recueillir. Arrivé devant ce récipient, il fut très étonné et interrogea à son sujet le concierge du temple. Dûment renseigné, il expliqua ensuite à ses disciples : « Quand le récipient *qī* est vide, il penche de côté. Une fois rempli à moitié, il se redresse. Complètement rempli, il penche à nouveau. C'est pourquoi le défunt duc Huan de Qi le gardait à la droite de son siège pour se rappeler de ne pas faire preuve de fierté ou d'autosatisfaction. Un homme satisfait de lui-même ressemble au récipient *qī* plein d'eau, il penche et finit par tomber. »

Ayant dit ces mots, Confucius laissa ses disciples remplir le récipient et il se passa selon ses paroles. Confucius leur dit alors : « Il en va de même pour l'étude. L'humilité est profitable, la prétention conduit à la perte. Gardez bien cela à l'esprit ! » Revenu chez lui, Confucius fit fabriquer une copie du vase *qī* et la fit placer à la droite de son siège pour se rappeler d'étudier sans relâche jusqu'à la fin de ses jours sans jamais être satisfait. Plus tard l'objet lui-même fut remplacé par une inscription gravée dans le bronze et placée à la droite du siège.

Je me dois de signaler ici que, si le vase *qī* à moitié plein exhorte à l'effort, un « seau à moitié vide » n'a rien de positif dans notre langue cantonaise. Il désigne en effet quelqu'un de prétentieux qui s'illusionne sur ses compétences réelles. Nous n'avons pas sur ce point le même jugement que Confucius. Cela montre qu'à l'intérieur d'une même culture, les opinions peuvent varier selon les époques et les régions.

Personnellement, je n'ai pas l'habitude d'avoir une maxime placée à la droite de mon siège. Il faut dire que sur mon bureau règne un désordre indescriptible et qu'une devise y disparaîtrait sous la paperasse. Celle que je me suis choisie après mon installation à la rue Quincampoix en 1973 est accrochée au mur de ma chambre sous la forme d'une inscription en écriture sigillaire de la main du calligraphe Chen Chusheng, à l'époque professeur à l'université Lingnan de Canton. Elle traduit phonétiquement en cantonais le nom de ma rue par « pente de l'arc effrayant », allusion à l'histoire d'un oiseau effrayé par la vibration de la corde d'un arc, racontée dans les *Stratagèmes des Royaumes combattants*. Par le choix de cette expression équivalente à « chat échaudé craint l'eau froide », j'exprimais que je voulais désormais me tenir à l'écart des remous de la politique qui avait passionné ma prime jeunesse.



Depuis quelques années, je passe beaucoup de temps en Suisse, dans mon refuge de montagne. A la droite de la porte d'entrée est fixé un bas-relief de bronze représentant une marmotte qui donne son nom à la maison. Quand j'y réside, mon caractère s'adapte à celui de ce sympathique et paresseux animal : je dors, je me repose. « Faire la marmotte » devient ma devise.



Sculpture de Jacques Barman (1921-1994)

Cette maison de pierre, vieille de plus de deux cents ans, est adossée sur sa gauche à une pente herbeuse qui monte vers la forêt de sapins et de hêtres. Un villageois y fait parfois pâturer ses chevaux. Au-delà de l'étroit sentier qui nous sépare de la maison voisine, j'y ai vu un jour, l'espace d'une seconde, passer un cheval blanc. J'ai aussitôt pensé à la phrase de Zhuangzi (chapitre 22 : Connaissance du principe) : « La vie de l'homme entre le ciel et la terre passe aussi vite que l'ombre d'un poulain blanc dans l'interstice entre deux murs. » Cette image du cheval blanc, qui symbolise l'éclat et la force de la jeunesse, est désormais là pour me rappeler que la vie est brève et qu'il faut en savourer chaque seconde.

En conclusion, je dirai que chaque fois que vous m'avez entendu parler de poésie, cela ne vous a pas nécessairement donné envie d'en composer vous-

même. Mais maintenant que je vous ai parlé de devise, chacun d'entre vous peut réfléchir à s'en choisir une¹.

Paris, le 29 décembre 2017

¹ Une première version de ce texte a été rédigée pour être lue lors d'une réunion amicale pour la fête des bateaux-dragons de 2016.